

**THÉÂTRE**

Yves Desgagnés boucle son propre cycle Tchekhov chez Duceppe
Page E 3

**MUSIQUE**

Passage trop rare d'un vieux sage à l'OSM
Page E 8

CULTURE



C I N É M A

Le jeune comédien Robert Naylor dans une scène du film *10 1/2*.

ALLIANCE VIVAFILM

Bousculer l'indifférence

Vendredi prochain, après son lancement en ouverture du Festival du nouveau cinéma, *10 1/2* prendra l'affiche en salle. Second long métrage de Podz, après *Les Sept Jours du talion*, celui-ci pose un regard sur la détresse et la révolte d'un enfant, avec lueur d'espoir au bout.



Les comédiens Claude Legault et Robert Naylor, accompagnés de Podz, réalisateur du film *10 1/2*.

ODILE TREMBLAY

C'est un jeune garçon brisé qui fait battre le pouls de *10 1/2*. En braquant surtout sa caméra sur le huis clos d'un centre de rééducation, où un enfant sauvage (Robert Naylor) vocifère et casse tout, Podz, alias Daniel Grou, a voulu bousculer une indifférence collective. «*C'est la société qui doit se remettre en cause, estime-t-il, dans sa façon de traiter ses marginaux, ses vieux, les handicapés, les enfants à problème. On aime mieux prendre un verre, regarder Sex in the City, que d'affronter l'ombre. J'ai voulu montrer un état de fait, sans juger, en disant: voici!*»

Duel entre Tommy qui hurle sa vie et un éducateur (Claude Legault) parfois exaspéré, surtout désireux de tirer «le garçon irrécupérable» de son gouffre, le film, tourné dans l'ancien centre de Boscoville, s'appuie sur une fragile ligne de confiance au bord de la rupture.

Au départ: une idée, quelques lignes. Le scénariste Claude Lalonde a déjà travaillé comme éducateur dans un centre d'accueil et voulait en parler. Le producteur Pierre Gendron, engagé dans un projet sur l'ex-juge à la Chambre de la jeunesse Andrée Ruffo, était déjà sensible au sort des jeunes en difficulté. Il a tout de suite pensé à Podz pour diriger *10 1/2*, tant son univers lui paraissait adapté à celui du petit révolté, au centre

de l'action. «*Le film m'apparaît en définitive comme la continuité du Leolo de Jean-Claude Lauzon*», dit le producteur.

Le jeune Robert Naylor, né en 1996, aura fait un saut rapide dans le XX^e siècle, mais, à force de doubler des films depuis cinq ans, de jouer dans des pubs aussi, il a fini par connaître la musique et souhaite faire une carrière de comédien. Il est d'ailleurs à la distribution du film américain *Im-*

«**Les enfants font tout pour provoquer.**

Ils cherchent aussi l'affection dont on les a privés.»

— Raymond Legault

mortals, de Tarsem Singh. Quand même, Tommy est son premier vrai rôle. Crier, donner des coups, l'expérience fut éprouvante et épuisante. «*Le soir, l'es brûlé. Tout en jouant un garçon qui ne me ressemble pas, je le comprenais. Je ne suis pas un colérique, mais faire autant de bruit m'a porté à m'intéresser aux enfants en difficulté. Ils veulent juste survivre.*» Robert Naylor, à l'entrevue de Podz et de Claude Legault, n'est pas allé dans un centre de rééducation pour connaître le milieu. «*J'avais peur de trop m'inspirer des histoires des autres et préférerais rester le plus naturel possible.*»

Podz compare Tommy au petit garçon dans *L'Exorciste*. «*Au Moyen Âge, il aurait été considéré*

comme possédé. Difficile de s'occuper d'enfants aussi violents que Tommy. Claude Legault dans la peau de Gilles, l'éducateur, pète parfois les plombs. C'est humain. Il a des montées d'émotion, mais se tiendra quand même à ses côtés.»

Le cinéaste a situé son action en 2001, à une époque où les méthodes étaient plus violentes dans les centres de réadaptation. «*Les éducateurs sont quand même davantage à l'écoute aujourd'hui. Les lieux ressemblent moins à une prison. Il y a des sorties, une communication plus humaine. Mais pour les garçons plus vieux, ça se passe souvent très mal encore. Comparé à ce que j'ai vu et entendu sur la question, mon film est soft.*»

Aux yeux de Claude Legault, qui a assisté durant une journée des éducateurs avant de jouer le rôle de l'un d'entre eux, son personnage ne pouvait se permettre d'être trop émotif. «*Les enfants font tout pour provoquer, dit-il. Ils cherchent aussi l'affection dont on les a privés. J'ai construit Gilles, mon personnage, à partir du texte en causant avec le scénariste pour chercher des mots qui sonnaient vrai. Mon rôle est celui d'un être patient face à un impatient. Gilles décide de s'attaquer à l'élément le plus dur du groupe: ce Tommy, dont personne ne veut. Il crée un contact avec lui, mais parfois le bouscule fort. Et le petit réagit à son agressivité.*»

Pour Legault, ce fut un rôle de maturité. «*Podz m'envoie dans toutes sortes d'avenues nouvelles,*

constate le comédien, qui portait à bout de bras son précédent film très dur, *Les Sept Jours du talion*. On peut faire de la répression envers les bandits, mais il importe d'abord d'effectuer un travail en amont en aidant les parents. Sauf que le gouvernement coupe dans tous les secteurs d'assistance à la population. *10 1/2 est un cri dans le désert, mais un cri pareil.*»

Podz a refusé l'appui de la musique, qui sert au cinéma à indiquer les passages intenses. «*On n'est pas au spectacle. Tout ce que vit Tommy est dur. Pourquoi souligner?*»

L'interprète du rôle du père de Tommy, Martin Dubreuil, est excellent. On déplore qu'il ne soit pas plus longtemps à l'écran, tout comme la mère (Félix Ross), à peine entrevue. «*Il y avait davantage de scènes en flash-back, répond Podz, mais tout devenait trop explicatif, trop didactique. Une scène de party avec la mère a été coupée. Pourquoi en mettre trop? Personne ne s'est occupé d'aider les parents non plus. À quoi bon les charger? C'est comme pour les autres enfants. On a donné un ami à Tommy, mais sans développer beaucoup les autres personnages des enfants du centre, avec une volonté de concentration.*»

Cinéaste et scénariste ont apporté au film une fin abrupte, ouverte, poussant le spectateur à poursuivre le travail. «*Un film, c'est une fenêtre, une pointe de tarte. Apportez le débat chez vous. Réfléchissez-y,*» suggère Podz.

CULTURE

Suivez le poisson-chat!



ODILE TREMBLAY

Le poisson-chat est un grand ambassadeur de la poésie. À suivre, ce vidangeur à barbillons, dans ses abîmes pour deux événements culturels montréalais, vrais sommets d'onirisme. D'abord, la projection dimanche, au Festival du nouveau cinéma, d'*Oncle Bonmee Who Can Recalls his Past Lives* du Thaïlandais au nom imprononçable Apichatpong Weerasethakul — mais le fin du fin consiste à le préférer d'un seul trait, entre deux sifflements. Le film, d'un lyrisme surréaliste, fut palmé d'or à Cannes, ovationné par ses fans éblouis (j'en suis) et descendu en flammes par les esprits cartésiens en quête de logique et de repères: concepts inaccessibles là où des fantômes et des incarnations antérieures, dont un singe aux yeux rouges phosphorescents, hantent un mourant au milieu des murmures d'une jungle ensorcelée.

Une des scènes les plus magiques du film est la fécondation d'une princesse par un poisson-chat, en une étreinte sauvage d'un érotisme déroutant.

Le second poisson-chat de la semaine, non moins sublime, serpente sur un étang fictif à la Tohu, où il trouble un ermite, irrité par ses assiduités. L'ermite en question, dans une extraordinaire cabane de fin du monde appelée à se dissocier sous nos yeux, est joué par le mime, acrobate, musicien et danseur français James Thierrée. Et comme son *Raoul* est un des spectacles les plus inspirés à se poser en tournée sur nos terres, y suivre le poisson-chat signifie ouvrir une porte sur le merveilleux, comme Alice au pays des merveilles entrant dans le terrier du lapin pressé.

Que James Thierrée soit le petit-fils de Charlie Chaplin n'est pas anodin, car il lui rend souvent

hommage dans *Raoul*, tout en assurant le contraire aux journalistes. Son personnage de vagabond entouré d'accessoires d'hier, dont un vieux gramophone, semble émerger de l'époque de la Crise économique, source d'inspiration du célèbre aïeul pour *Les Temps modernes* et *La Ruée vers l'or*. Ajoutez des gestuelles communes, le choix du muet. Le voici condamné à demeurer le petit-fils du grand Charlot pour la postérité, malgré une griffe très personnelle. Mais quand on emprunte des voies analogues, comment l'éviter?

Sa mère, Victoria Chaplin, est une costumière de haut niveau (derrière les hardes de *Raoul*), mais, comme son mari comédien Jean-Baptiste Thierrée, une artiste de cirque avant tout. James, élevé en enfant de la balle, allait devenir par ses spectacles inclassables la coqueluche de Paris. D'où cette hâte de voir un show précédé d'un pareil parfum d'encensoir, en songeant que bon sang ne saurait mentir. Vrai!

Pas un inconnu auparavant, car déjà rencontré devant l'écran, ce James Thierrée. On l'avait vu au cinéma dans plusieurs films, dont *Liberté* de Tony Gatlif, où il incarnait le merveilleux simple d'esprit de sa communauté tzigane. Il vient de tourner au Québec pour Claude Miller dans *Voyez comme ils dansent*. Mais son génie éclate vraiment sur scène, où il a tout imaginé, des mécaniques complexes de cet abri de solitude — qui tient au départ d'une sorte de voilier en attente de naufrage — aux bêtes étranges et féériques: poisson-chat, poisson-argent, méduse à la dégaine fantomatique, éléphant, squellette d'oiseau, créatures actionnées par un comparse quoique apparemment tirées d'un songe. Thierrée joue du violon, fait le *moonwalk* comme le mime Marceau, bondit, se contorsionne, s'accoude aux accents de la musique lancinante.

Dans cette plongée dans l'inconscient nourrie de poésie et d'humour fou, dernier refuge de l'anachorète halluciné, le show se fait allégorie de la solitude absolue, en attente d'un Raoul qui se défile, alors qu'autour, peu à peu, tout s'écroule. Puis notre homme s'envole. On lévite sous ce chapiteau à sa suite, avant de s'enfoncer dans la nuit, encore émerveillés, souriant aux anges ou aux poissons-chats. C'est selon.

James Thierrée dans *La Liberté*, de Tony Gatlif

SOURCE FILMS SÉVILLE

Univers d'errances

J'ai filé cette semaine dans le Vieux-Montréal à la galerie Pangée, voir une expo de photos du grand cinéaste iranien Abbas Kiarostami, intitulée *Chemins*, en place jusqu'au 20 novembre. Les routes de montagne hantent l'œuvre du réalisateur du *Goût de la cerise*, qui signa d'ailleurs le documentaire *Les Chemins de Kiarostami* en 2004.

Devant cette douzaine de photos en noir et blanc, croquées en Iran entre la fin des années 70 et nos jours, renaît son univers d'errances en scènes fixes, touchantes, poétiques, plus esseulées qu'en 24 images à la seconde.

De l'une à l'autre, ces photos montrent des chemins serpentant entre les monts Alborz, des routes de campagne au milieu des arbres ou filant à la rencontre des nuages, des voies parallèles dans la blancheur d'une plaine en hiver. Photos scannées, imprimées puis encrées avant de devenir chemins métaphores de l'existence. Mais où mènent-ils? Parfois vers un village au loin, parfois nulle part apparemment. Et qui s'en plaint?

C'est la toute première fois que Kiarostami expose ses photos dans une galerie privée nord-américaine. Seuls de grands musées américains en avaient posé sur leurs cimaises. Elles sont même ici à vendre (10 000 \$ pour un moyen format. Quand même! Mieux vaut avoir un nom!)

Pour tout dire, l'expo devait s'inscrire dans un grand ensemble: rétrospective à la Cinéma-thèque, programmation au FNC de *Copie conforme*, le dernier film de Kiarostami qui a valu à Juliette Binoche le prix d'interprétation au Festival de Cannes. Mais le cinéaste, en repérages, ne pouvait venir à Montréal pour présenter tout ça. Alors, l'armature s'est écroulée. Ne reste sur son îlot du Vieux-Montréal que le segment photos, sentier plutôt qu'autoroute. On l'emprunte en songeant que Kiarostami ne détestait pas non plus les chemins qui bifurquent.

otremblay@ledevoir.com

Festival du monde arabe

Une programmation musicale déroutante

YVES BERNARD

Sur le thème «*Arabitudes*», le Festival du monde arabe propose une programmation musicale sous le signe des brouillages de pistes. Opéra de chambre du Liban, cow-boys soufis, classique occidental passé dans la moulinette électro, allers-retours entre le trad québécois et le trad moyen-oriental, musiques de transe et d'extase: du 29 octobre au 14 novembre, des artistes maghrébains, orientaux et occidentaux s'appliquent à renverser les codes établis.

«On est censés appartenir à un seul monde», affirme Joseph Nakhlé, le directeur artistique du FMA. *Arabitudes*, c'est pour casser ces identités qui resurgissent et qui font qu'on regarde le monde comme un monde cloisonné. Aujourd'hui, l'image est aussi terroriste que les terroristes eux-

mêmes. *Arabitudes*, c'est pour contester cette catégorisation.»

Trois grands événements marqueront la présente édition. D'abord, *Zajal*, l'opéra de chambre écrit en arabe dialectal par Zad Moultaqa, le compositeur libanais qui remet en question les fondements de la musique classique universelle. «Il s'aventure à créer un opéra à partir du *zajal*, l'une des formes populaires les plus primitives du Levant», explique Nakhlé. *Zajal* sera interprété par l'ensemble français Ars Nova, la chanteuse Fadia Tomb El-Hage et le comédien Gabriel Yammine.

Puis, la création originale *Je me souviens 2.0*, qui est une version plus élaborée que celle de l'an dernier. Composé par les Montréalais Nizar Tabcharani et Sean Dagher, le projet permet la rencontre des univers québécois et moyen-orientaux, alors que la gigue et la valse se fondent dans la dabké et que le chant tradi-

tionnel québécois se mêle aux envolées lyriques de la dalouna.

En clôture, le festival met en scène les cow-boys soufis du groupe Debu, ces Américains et ces Britanniques transplantés en Indonésie, convertis au soufisme et qui favorisent une expression très ouverte déclinée en plusieurs langues. Chœurs soufis, flamenco aux cordes arabes ou en rumba, folklore oriental, chants espagnols et mélodies romantiques caractérisent ce répertoire unique.

Pour lancer le bal

L'honneur de lancer le bal revient cette année à Djmawi Africa, célébré en Algérie, qui mélange le gnaoui, le rock, le chaabi et le reggae en injectant du rap aux effets électroniques et d'autres formes de poésie. «C'est un peu l'être moderne en nous, qu'il soit arabe ou occidental. Les scènes musicales dans le monde arabe ne sont pas étanches à ce qui se passe en Occident, et vice et versa», résume Joseph Nakhlé.

Fidèle à son habitude, le FMA opte pour une panoplie de découvertes passionnantes, plus que pour les stars établies

de la Place des Arts. À L'Astral, au théâtre Corona, à la maison de la culture Frontenac, au Saint-Ciboire et au Quai des Brumes. Du 29 octobre au 14 novembre. Renseignements: www.festivalarabe.com

de la Place des Arts. À L'Astral, au théâtre Corona, à la maison de la culture Frontenac, au Saint-Ciboire et au Quai des Brumes. Du 29

octobre au 14 novembre. Renseignements: www.festivalarabe.com



Les cow-boys soufis du groupe Debu en spectacle

SOURCE FMA

USINE C
DU 2 AU 13 NOVEMBRE 2010

EN ATTENDANT LE SONGE...

de Irina Brook
d'après l'oeuvre de William Shakespeare

WWW.USINE-C.COM
514 521-4493

USINE C, 1345 AVENUE LALONDE (MÉTRO BEAUDRY)
ADMISSION 514 790-1245 | ADMISSION.COM

PARTENAIRES PRIVILÉGIÉS
QUEBECOR

Hydro Québec | VIDÉOTRON | Desjardins | Relations internationales Québec | ON JOUE AU PROSPERO | 1371 rue Ontario Est Montréal | Billetterie : 514-526-6582 - Admission : 514-790-1245

MAR 26 OCTOBRE
19h30
22 \$

APRÈS LA FIN
Théâtre La Manufacture
Mise en scène : Maxime dénommée
Texte : Dennis Kelly / Traduction : Fanny Britt
Avec : Maxime Dénommée et Sophie Cadieux

Théâtre Outremont
1248 avenue Bernard Ouest
Information 514 495-9944
www.admission.com
514 790-1245

Trois auteurs, trois cultures, trois continents
La Coopérative Les Vivaces (Québec), La Cie Graines de Soleil (France)
et le Collectif Éclats de Lune (Maroc) présentent:

PROFILS ATYPIQUES

Du 19 au 30 octobre 2010 (Complet les 21, 22, 23 octobre à 20 h et les 27 et 28 octobre)
Mise en scène : Khalid Tamer, Julien Favart
Auteurs : Louis-Dominique Lavigne (Québec), Koffi Kwahulé (Côte d'Ivoire), Nadège Prugnard (France)
Distribution : Angélique Boulay (France) • Annick Fontaine (Québec) • Zakariae Heddouchi (Maroc)
Olivier Parisi (France) • Jean-Léon Rondeau (Québec)

ON JOUE AU [PROSPERO]!
1371 rue Ontario Est Montréal
Billetterie : 514-526-6582 - Admission : 514-790-1245

Un spectacle politique et poétique
— France Culture
À voir de toute urgence
— France Inter

profilstypiques.com

CULTURE

THÉÂTRE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le dramaturge et metteur en scène Olivier Choinière continue à traquer les divers ramollissements qui nous guettent dans *Chante avec moi*.

La seule même longue musique de nos vies

MICHEL BÉLAIR

Vous pensiez vraiment qu'Olivier Choinière allait se mettre à la comédie musicale? Olivier Choinière? Ou peut-être qu'il allait proposer une version de *Tout comme elle* avec 50 chanteurs sur scène? Rassurez-vous, vous vous trompiez. Ouf.

Choinière est toujours aussi Choinière et se livre encore à une dénonciation en règle dans *Chante avec moi*, sa plus récente création, qui prend l'affiche mardi à l'Espace libre. Ce coup-ci, il s'attaque à rien de moins qu'à ce qui, pour lui, ressemble à une sorte de soumission plus ou moins consciente: l'obéissance.

Dénoncer le conditionnement

Les années nous marquent tous, bien sûr, mais Olivier Choinière n'a pas beaucoup changé depuis qu'André Brassard montait l'un de ses premiers textes, *Autodafé*, à la fin des années 1990: à peine un peu plus «enveloppé», il a toujours le même air de baveux sympathique.

Notre première rencontre remonte à un spectacle-terrasse de série B, comme il les appelle; sa «tragédie météorologique» *Jocelyne est en dépression*. Depuis, selon le répertoire du CEAD, Choinière a écrit une trentaine de textes et même tâté allégrement de l'absurde dans une série de petites pièces moins connues durant à peine parfois cinq ou dix minutes... Tout cela sans oublier des traductions remarquables de textes-chocs comme *Howie le Rookie*, *Cette fille-là* et *Tête première* pour La Manufacture. Olivier Choinière est un touche-à-tout, un chercheur de poux.

Il y a dix ans, il fondait sa compagnie ARGGLI pour l'activité répétitive grandement grandement libératrice, rebaptisée depuis, simplement, L'Activité. Dix ans à ne rien faire comme les autres, à creuser à plusieurs reprises les limites et les possibilités du «théâtre déambulatoire» ou, comme il disait alors, du «récréotourisme initiatique, qui fait de vous un spect-acteur»... Mais depuis *ParadiXXX*, que l'on a d'abord vu au Festival du jamais lu, une sorte de virage s'est amorcé dans l'œuvre d'Olivier Choinière. «Maintenant, ce qui m'intéresse, dit-il, c'est de creuser le lien entre le fantasme et la réalité tout en continuant à faire en sorte que le spectateur sente qu'il a toujours un rôle actif, créatif, dans ce qui se passe sur scène.»

Bon. Mais pourquoi réunir 50 comédiens qui chantent sur le plateau? «Pour avoir une vue d'ensemble, une sorte de microsociété. La chanson est une métaphore ici. Chante avec moi n'a rien à voir avec le travail choral; ce n'est pas un «musical», un show de chansons. Au contraire, c'est un show qui repose sur le fait que la chanson nous envahit sournoisement: tout le monde chante dans sa tête à un moment ou un autre. Il y a là une sorte d'invasion souterraine dont on se rend à peine compte... Ce n'est pas la performance qui m'intéresse: c'est la dénonciation du conditionnement.»

Le spectacle repose en fait sur une seule longue chanson écrite par Choinière et que le directeur musical du spectacle, Philippe Brault, a découpée puis

habillée en mélodies et en airs différents. Le dramaturge, qui signe aussi la mise en scène avec Alexia Bürger, veut ainsi dénoncer l'envahissement sonore total qui nous dirige et nous éteint tout à la fois. Le bruit est constamment dans nos têtes: des mots, des passages musicaux répétés sans cesse, des bouts de phrases décrivant des images, le tout souvent porté par un air tout simple qui ne veut plus nous quitter... Même si nous vivons dans des sociétés qui tolèrent mal les messages de contrôle, c'est par petites doses quotidiennes presque invisibles que le ramollissement s'installe. «La chanson est la métaphore de tout ce à quoi on obéit... librement», dira Choinière en prenant son air de sphinx du mardi matin...

En plus sournois

Dans la grande salle de répétition de l'Espace libre, la conversation s'est animée. Choinière est en forme, il parle de Guy Debord qui a vu si juste en prévoyant l'avènement de la société du spectacle dans laquelle nous vivons maintenant. Il revient à ce lien, qu'il dit vouloir approfondir, entre le fantasme et la réalité: un territoire riche situé entre ce que l'on voudrait faire et ce que l'on fait, à peine. Il revient aussi sur l'importance des images et des figures mythiques qu'il a commencé à déboulonner dans *Félicité* et qu'il poursuit ici, passant de la dénonciation du pouvoir de nivellement de la télévision et de l'image à celui du bruit qui, lui aussi, amène les gens à vivre par procuration. Le bruit qui agit plus sournoisement encore que les images. Plus par en dessous.

«Nous sommes tous physiquement très «poreux» à la musique et à la chanson, poursuit-il. Le son agit d'autant plus qu'il semble inoffensif; pourtant, la majorité des messages véhiculés dans les chansons populaires sont des stéréotypes auxquels on en vient tous à essayer de se conformer à force de se les répéter sans arrêt. «Les oreilles n'ont pas de paupières», comme disait Pascal Quignard... J'ai vu là une belle occasion de dénoncer notre rapport à l'obéissance et au conditionnement «soft». C'est ça que je veux faire. Maintenant, comment je l'ai fait, c'est une autre question, qui relève de ce que j'appelle mes partis pris théâtraux...»

Olivier Choinière dira ainsi qu'il a tiré beaucoup de leçons de son expérience du théâtre déambulatoire. Entre autres, que le spectateur doit constamment être placé en état d'attente et que l'on doit le surprendre en jouant aussi sur l'ambiguïté de la situation. Comme, par exemple, lorsque l'on monte un spectacle dénonçant le fait que le spectacle est partout dans nos vies. Et même que nous avons de plus en plus tendance à nous mettre en état de spectacle en abordant les autres et la simple vie quotidienne ordinaire...

Chantons donc tous ensemble!

Le Devoir

CHANTE AVEC MOI

Texte et mise en scène: Olivier Choinière. Une production de L'Activité présentée à l'Espace libre jusqu'au 6 novembre. 514 521-4191.

Yves Desgagnés conclut son cycle Tchekhov

MARIE LABRECQUE

C'était écrit dans le ciel qu'Yves Desgagnés finirait par monter *La Cerisaie*. Son cinquième rendez-vous avec Tchekhov depuis 1993, son quatrième à la compagnie Jean-Duceppe. Et la dernière grande pièce du maître russe qui manquait à son tableau de chasse.

Le metteur en scène y pensait depuis que, étudiant de 17 ans, il a été initié à Tchekhov par André Brassard. «Je m'étais dit: quand j'aurai 50 ans, je le ferai.» Même si, admet-il, on ne peut jamais être vraiment prêt à monter ce «chef-d'œuvre absolu».

«Tchekhov a tout dit dans cette pièce, et il n'y a pas d'auteur qui ait ajouté quoi que ce soit sur la condition humaine. Il a dit ce dont on est en train de se rendre compte en 2010: nous vivons très, très mal. Notre paresse, notre cupidité font qu'on est dans l'aveuglement total, et qu'on vit très mal avec ce que la nature généreuse nous offre sur un plateau d'argent.»

La première n'a pas eu lieu qu'il parle déjà d'y revenir, plus vieux (en fait, il rêverait de reprendre les cinq Tchekhov en rafales), de revisiter cette œuvre ultime «qui prend la couleur d'où l'on est rendu, de notre réflexion sur la vie». Comme toujours en verve, Desgagnés le résume de façon aussi simple qu'implacable: «On est naïseux! [rires] Comment ça se fait que j'ai 52 ans et que je ne me suis pas ouvert les yeux plus tôt? Avant, je courrais après ma queue. J'ai raté des occasions formidables parce que j'étais incapable d'être dans l'instant présent. Pourtant, c'est ce que nous apprend le théâtre. Mais j'étais pris par mon égoïsme, l'appât du gain...»

Le temps a fait son œuvre. «Et cet auteur m'a enseigné beaucoup de choses sur le fait d'être soi-même. Il est tellement moderne, Tchekhov. En lisant *La Cerisaie*, on ne peut pas croire que ça a été écrit il y a 100 ans. C'est incroyable: le magnifique personnage de Trofimov, le révolutionnaire, nous dit que c'est scandaleux que la classe bourgeoise vive à crédit, exactement comme aujourd'hui. Et que les gens en haut de la pyramide économique méprisent ceux d'en bas, les gens qui en réalité les font vivre!»

La totale

Le dramaturge a écrit son chant du cygne théâtral en 1904, à l'aube du premier grand soulèvement russe, dans «un monde en transformation, très semblable» au nôtre.

Un monde évoquant le *Titanic*: pendant qu'on joue, tout s'écroule... «La pièce dit qu'on passe notre temps à se plaindre. De tout. Mais qu'on n'agit pas. Ou si on agit, c'est pour notre pé-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Yves Desgagnés, le metteur en scène de *La Cerisaie*

tit confort personnel, jamais pour l'ensemble de la collectivité. Des velléitaires. Exactement comme la société québécoise. D'ailleurs, moi je soupçonne que Tchekhov est québécois!»

C'est pourquoi le metteur en scène a envie de rire quand il lit qu'il faut «dépoüssier» Tchekhov. «Il n'est pas poussiéreux. On entend ça: est-ce que tu vas faire une relecture? D'abord, il faut le lire pour ce qu'il est. Et c'est une méchante job. Ses structures dramatiques sont hallucinantes: il défie complètement les lois du genre.»

Avec son domaine ruiné racheté par un ancien serf devenu nouveau riche, qui ramera la magnifique cerisaie afin d'y construire des chalets, la pièce offre une lecture écologique évidente. «Est-ce qu'au nom du progrès il faut sacrifier la beauté? Tchekhov dit aussi qu'on ne peut pas avancer si on ne règle pas une fois pour toutes le passé qu'on traîne comme un boulet. N'est-ce pas assez le Québec?»

Mais Desgagnés compare surtout l'auteur russe à un gâteau feuilleté aux nombreuses couches, qui contient une chose et son contraire. «Et le grand défi avec Tchekhov, c'est de ne rien laisser échapper. C'est à la fois triste, tragique, léger, lourd, c'est tout en même temps, continuellement. On pourrait faire une mise en scène très politique de Tchekhov. On pourrait faire une lecture sociologique. Ou uniquement humaniste. On pourrait faire une mise en scène existentialiste, à la Beckett, où les personnages errent dans un monde qu'ils croient posséder mais qui leur échappe complètement. Mon défi, c'est de les faire toutes! Parce que, s'il n'y a pas une chose et son contraire en même temps sur scène, ce n'est plus du Tchekhov. On appauvrit le texte, et l'expérience est diminuée.»

Œuvre à interpréter plus qu'à lire (Desgagnés rappelle

ses épiques difficultés pour recruter des comédiens à l'époque d'Ivanov), «extrêmement bien écrite pour le théâtre», elle doit subir l'épreuve du jeu pour qu'on en déchiffre tous les sens. «C'est un exercice olympien pour les acteurs. Il n'y a pas d'auteur équivalent. Shakespeare, que j'adore, donne des coups de canon à chaque réplique. Lui, c'est du petit point continuellement. Et si l'acteur n'est pas dans l'état, la qualité d'écoute qu'il faut, ça ne marche pas; tout a l'air d'une banalité sans saveur.»

Tableau naturaliste

Yves Desgagnés a monté *La Cerisaie* «comme un petit orchestre de chambre». Il travaille dans un esprit de dépouillement afin de mettre en valeur les quinze interprètes. Les Maude Guérin, Michel Dumont, Catherine Trudeau, Normand D'Amour et compagnie parleront dans une langue qui nous ressemble. Exaspéré «qu'on passe par la France pour entendre Tchekhov, une attitude moyenâgeuse de colonisé culturel», il a confié la version française à Elizabeth Bourget.

Et le metteur en scène a réuni une distribution basée sur les ressemblances physiques ou de tempérament, où les acteurs «apportent 99 % du personnage juste en se présentant sur scène». Une façon d'éviter la caricature, la tentation du surjoué qui accompagne les rôles de composition. Ce qu'il appelle «faire des bonshommes!»

«On fait un grand travail de simplicité. Il faudrait qu'un passant puisse entrer dans la salle de répétition et qu'il ait l'impression que la vie continue. Tchekhov a écrit à une époque où il n'y avait ni cinéma ni télévision — s'il vivait aujourd'hui, je suis sûr qu'il se serait intéressé au naturalisme que donne cette forme. Rappelons que Stanislavski a été obligé d'inventer une méthode pour pouvoir jouer Tchekhov. Aujourd'hui, ça paraît banal, puisque tous les acteurs nord-américains jouent selon cette méthode — qu'ils la renient ou pas.»

Grâce à ce jeu non appuyé, «l'acteur ne joue pas sous un faux stress de théâtre. Ça libère une infinité d'émotions. Et ça crée un tableau aux petites touches. Simple, naturel et vrai. C'est ça, le défi.» Ses quatre précédents Tchekhov l'ont mené là. Yves Desgagnés confie: «Je vis mes plus beaux moments professionnels.»

Collaboratrice du Devoir

LA CERISAIE

Texte d'Anton Tchekhov mis en scène par Yves Desgagnés. Au théâtre Jean-Duceppe, du 27 octobre au 4 décembre.

Chante avec moi

TEXTE ET MISE EN SCÈNE OLIVIER CHOINIÈRE
COMISE EN SCÈNE ALEXIA BÜRGER • DIRECTION MUSICALE PHILIPPE BRAULT
CHORÉGRAPHIE LINE NAULT • DISTRIBUTION CINQUANTE INTERPRÈTES
PRODUCTION L'ACTIVITÉ • CODIFFUSION ESPACE LIBRE
DU 26 OCTOBRE AU 6 NOVEMBRE 2010

espace LIBRE

SAISON DE THÉÂTRE 2010-2011

BILLETTERIE → 514 521-4191 + espace.libre.qc.ca 1945 RUE FULLUM À MONTRÉAL

THÉRÈSE ET PIERRETTE
À L'ÉCOLE DES SAINTS-ANGES

DU 3 NOVEMBRE AU 7 DÉCEMBRE 2010

SALLE DENISE-PELLETIER

Photo: Valérie Ouellet

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER
SAISON 2010-2011

De Michel Tremblay

Adaptation et mise en scène de Serge Denoncourt

Une production de Jean-Bernard Hébert Inc. présentée par le Théâtre Denise-Pelletier

Avec Josée Beaulieu, Catherine De Léan, Isabelle Drainville, Muriel Lussier, Sébastien Huberdeau, Lynda Johnson, Danielle Lépine, Manon Dutilleul, Marie-Ève Milot, Sylviane Rivest-Beauséjour, Geneviève Schmidt

Cela faisait longtemps que je n'avais été aussi divertie au théâtre. (...) Les comédiennes sont tout simplement lumineuses.
(V. Cléroux, 104,7FM, août 2010)

BILLETTERIE 514 253-8974

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM



CULTURE

Photo de famille du rap québécois

La compilation du site HHQc.com rassemble plus de cinquante rappers du Québec à travers une quinzaine de rencontres inédites

PHILIPPE PAPINEAU

Tour de force et coup d'éclat, le site Web HHQc.com, spé-

cialisé dans la culture hip-hop du Québec, a fait paraître mardi une compilation de musique rap regroupant, à coups de multiples

collaborations inédites, pas moins d'une cinquantaine de rappers. Nommé *La Force du nombre*, le disque rassemble

des artistes de tous les «clans» et de toutes les villes d'origine, et permet peut-être de définir pour la première fois le son du

rap québécois.

La compilation de HHQc.com ressemble à une grande photo de famille. Une famille élargie,

un brin dysfonctionnelle, mais qui le temps d'un mariage laisserait de côté les points de vue divergents, les chicanes et n'hésiterait pas à se serrer la main.

Parce que, pour *La Force du nombre*, l'équipe d'HHQc.com a ratissé très large. Il y a les gros noms qui jouent à la radio, les nouveaux venus, ceux qui jouent d'audace, ceux qui sont davantage de la vieille école, ceux qui sont plus «mauvais garçons» et ceux qui sont plus «gentlemen».

Les quinze premières chansons sont faites de duos ou de trios inédits, et la dernière pièce rassemble une quinzaine d'autres rappers. En tout, plus d'une cinquantaine d'artistes — sans compter les fabricants de rythmes — se côtoient pour la toute première fois. Parmi ces réunions impromptues, mentionnons celles entre Yvon Krévé et Buzzy Bwoy, entre Sir Pathétique et Taktika, entre Poirier et Mic Life, entre Samian, Soké et Mocy, ainsi que celle entre Sans Pression, Koriass et Jenny Salgado. Sacré choc des sons en tout genre.

«*Quand on a demandé aux artistes de nous soumettre des chansons, on n'a pas vraiment donné de direction artistique, on voulait surtout ne pas les mettre dans leurs zones de confort*», raconte Carlos Munoz, le directeur de marketing du site HHQc.com, fondé il y a sept ans par Raphaël Théberge. Et ce qui m'a étonné, c'est que, pour la première fois de ma vie depuis que j'écoute du rap québécois, je trouve qu'il y a un son. Pas hard, ni gangster, mais un son sec. En gros, on arrive à un son que je qualifierais de son québécois.»

Diffusion et promotion

Pour lancer *La Force du nombre*, le site HHQc.com a créé sa propre étiquette de disque et paraphé une entente avec le distributeur DEP, permettant ainsi à l'album d'être diffusé à grande échelle. Mais l'équipe n'a pas l'intention de signer des contrats avec des artistes, même s'ils ont déjà reçu quelques demandes. «*Le pain et leur beurre du site, c'est d'avoir une place neutre dans la communauté hip-hop; alors, ce serait un peu problématique de signer avec des artistes*», raconte Carlos Munoz. *L'idée est plutôt de faire des projets d'envergure, de rendre le hip-hop plus fort, de le professionnaliser, de permettre une plus grande diffusion, de sortir des sentiers battus, de toucher le grand public le plus possible.*»

Carlos Munoz, qui navigue dans le rap depuis 1996 et qui dirige aussi les productions Silence d'Or, trouve que le hip-hop québécois est en quelque sorte dans son adolescence. «*Il y a tout de même une dizaine de maisons de disques qui font du bon boulot, qui ont de bons standards de qualité, du côté du son, des vidéoclips, des relations avec les médias. Je pense entre autres à Iro Productions, à 7^e ciel, à AbuzivMuzik... Ce sont toutes des maisons de disques avec huit ou neuf ans d'expérience, qui ont appris la business sur le tas et qui commentent à rivaliser avec ce qui se fait dans le reste de l'industrie.*»

En parallèle du lancement de *La Force du nombre*, HHQc.com prépare une mise à neuf de son site Internet, une troisième mise à jour depuis sa fondation en 1993. L'accent sera davantage mis sur le contenu, et veut recruter plus de personnel rédactionnel pour couvrir les spectacles ou faire des critiques de disques avec plus d'assiduité.

Le Devoir



Les petits frères des Pauvres

La famille des personnes âgées seules

Pour donner

1.866.627.8653

Les Coups de Théâtre

Festival international des arts jeune public

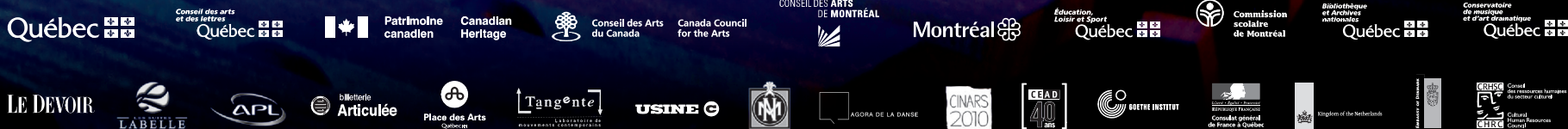
11^e édition

15 au 28 novembre 2010 montréal

22 productions colloques / ateliers

www.coupsdetheatre.com

Billetterie Articulée : 514 844-2172



CULTURE

DANSE



CHRIS RANDLE

Femme territoire ou 21 fragments d'humus est une pièce à numéros, organique, faite de petites bulles qui remettent en question le territoire, l'amour, la mort, l'art et la politique.

De la musique avant toute chose

CATHERINE LALONDE

À Ottawa, le chorégraphe Tedd Robinson construit autour des *Dichterliebe* de Robert Schumann. À Montréal, la musicienne Joane Héту, accompagnée de Susanna Hood à la danse, compose sa *Femme territoire*. De la musique, et live, avant toute chose.

On ne sait pas vraiment que le chorégraphe Tedd Robinson, avant de se spécialiser dans les solos qui ont fait sa renommée, s'est d'abord penché sur la musique. «C'est ce que j'ai étudié à l'université avant d'aller vers la danse. Le *Dichterliebe* (Les Amours du poète), de Robert Schumann, était déjà un de mes cycles préférés. Cette musique a flotté autour de moi pendant vingt ou trente ans.» Mais c'est dans le corps qu'il a enraciné sa recherche, profitant tout de même du 200^e anniversaire de naissance de Schumann pour présenter la version définitive de *R^e*: cinq danseurs, des insertions solos dansées par le chorégraphe et la musique live portée par le pianiste Jean Desmarais et le baryton Denis Lawlor.

XIX^e contre XXI^e siècle

La gestuelle est inspirée parfois des mots de Heinrich Heine, parfois de la musique, parfois du corps même. «J'ai composé des solos, des duos, des doubles duos, des lignes de blocage théâtral. Il y avait ce défi de composer des séquences très courtes, car la plupart des chansons ne durent que deux minutes. Mais je laisse de l'air entre les morceaux. Je crois que le public du XXI^e siècle a besoin d'un break de tout ce son XIX^e siècle!», avoue en riant doucement le chorégraphe.

«La façon dont je dirige mes danseurs est très différente de la façon dont je me gère moi-même. Je suis très allumé par la facilité des danseurs qui sont forts techniquement, j'aime les défier en leur donnant un vocabulaire beaucoup plus rapide, beaucoup plus entrelacé que ce que je ne pourrai jamais faire», admet Tedd Robinson de sa voix délicate. Il se garde par contre les accessoires, qu'on retrouve dans pratiquement toutes ses pièces. Ici, éventail, verres à martini, écran, fleurs.

Funambule danseur

«Les objets justifient le mouvement, lui donnent une signification et l'empêchent d'être décoratif.» Le rapport avec les objets, croit-il, impose une lecture claire: «Si je tiens quelque chose en équilibre sur ma tête ou sur mon dos, le spectateur comprend immédiatement la précarité, cette bataille pour l'équilibre. Il sait que ça peut tomber — et ça arrive effectivement. J'aime cette instabilité qui me permet, en représentation, de me concentrer sur la tâche que j'ai à accomplir plutôt que sur le fait que je suis en représentation.»

Le temps et les comètes

Saxophoniste et chanteuse, aussi codirectrice des Productions SuperMusique et cofonda-

trice de la maison de distribution de disques DAME, Joane Héту mène depuis trente ans son bonhomme de chemin de musicienne. Elle s'est frottée à la danse en composant, accompagnant ou improvisant pour O Vertigo, Danse-Cité ou Andrew Harwood. Et elle écrit ses propres spectacles, y cherche la friction entre les genres, le réel interarts. «On aime beaucoup les comètes, en art, mais m'intéressent surtout les gens qui ont une pratique très longue, qui mûrissent, qui font ce travail de peaufiner leur langage, admet avec philosophie la musicienne. On n'a pas tous le même rôle en art. Si j'avais le choix, je ferais la musique que le monde aime, et je ne sais pas pourquoi je suis "pognée" avec ce parcours d'avant-garde, ce travers dans l'ombre, à repousser tranquillement les frontières. C'est mon rôle, ma fonction. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'être à l'écoute, de respecter l'art qui émane de moi, de lui donner sa chance.»

Cette fois, ce sont des textes qui ont inspiré à Joane Héту cette *Femme territoire* ou *21 fragments d'humus*. Shakespeare, Tchekhov, Rilke et le poète grec Constantin Cavafy. «Je voulais porter ces textes, ils devenaient essentiels, il m'était impératif de les partager», précise-t-elle. Des textes dits de sa voix de cinquantenaire, de celle de la danseuse, chanteuse et chorégraphe Susanna Hood, dans la quarantaine, et des jeunes tonalités d'Alice Tougas St-Jak, musicienne de quelque vingt ans. S'ajoutent les musiciens Isaiiah Ceccarelli et Jean Derome, et la vidéo de Mélanie Ladouceur. «J'aime les équipes bigarrées, avec des gens de tous les âges. Je voyais, pour le spectacle, une troupe de nomades qui se promène, des musiciens qui jouent avec très peu d'instruments, une musique ténue, atmosphérique.» Musique de rien, de voix et de corps aux présences travaillées avec une autre chorégraphe, Catherine Tardif.

En résulte, dit la directrice artistique, une pièce à numéros, organique, faite de petites bulles qui remettent en question le territoire, l'amour, la mort, l'art et la politique. «Cette femme territoire est immense. L'idée de territoire, c'est autant la Terre, ma chambre, le Québec, mon âme... une femme qui devient vastitude.» Un projet, dit la créatrice, charnière pour elle, qui pourrait l'entraîner dans une nouvelle direction.

Le Devoir

FEMME TERRITOIRE
OU 21 FRAGMENTS
D'HUMUS

De Joane Héту
À Tangente, du 28 au 31 octobre

R³, DE ET AVEC TEDD
ROBINSON

Avec Susie Burpee, Michael Caldwell, Jennifer Dallas, Masaharu Imazu, Linnea Swan et les Mashud Potato Mashers
Au Centre national des arts d'Ottawa, du 28 au 30 octobre

MÉDIAS

Une drôle de bibite à Radio-Canada

Patrick Beauduin devient directeur général de la radio

STÉPHANE
BAILLARGEON

Une onde de surprise intriguée a accompagné cette semaine l'annonce de la nomination de Patrick Beauduin comme grand patron de la radio de Radio-Canada. Dans son milieu, on parlerait d'un beau coup de pub, d'un geste public et publicitaire qui porte et qui marque. Parce qu'en voilà un drôle de zig pour se retrouver là. Il entrera en fonction début décembre.

Patrick Beauduin, né et formé en Europe, arrivé ici il y a quinze ans, est encore pour quelques semaines vice-président principal, chargé de la création de l'agence de publicité Cossette. Il a aussi participé à la création du diplôme supérieur en communication marketing à HEC, où il enseigne toujours. On l'entend régulièrement comme chroniqueur dans les médias et il siège à des conseils d'administration artistiques, dont ceux du Conseil des arts, de la compagnie de danse Marie Chouinard et du Festival TransAmériques.

On répète: une drôle de bibite, capable de passer de la création de la campagne de «communication convergente™» des restaurants McDonald's à l'administration d'une troupe artistique d'avant-garde, et à la direction de la radio d'État. Comment ceci compose-t-il avec cela?

«Il y a une partie de l'explication que je ne connais pas: elle est dans la tête de Sylvain LaFrance», dit M. Beauduin en entrevue téléphonique au *Devoir*, faisant référence au vice-président principal de Radio-Canada, celui qui l'a embauché. «Il ne m'a pas tout dit. Mais c'est vrai, dans l'histoire de cette grande marque, les hauts postes vont généralement aux gens qui ont grandi dans l'entreprise. C'est normal étant donné la spécificité de ce produit. Mais je ne suis pas un inconnu non plus à Radio-Canada. Ça fait plus de dix ans que je collabore à des émissions comme chroniqueur.»

«Marque» et «produit»: son vocabulaire témoigne d'un ancrage assumé dans une discipline précise où il a notamment appris à maîtriser «les enjeux de la révolution numérique en cours qui affecte la radio comme tous les médias», résume-t-il. Une révolution est en marche et Patrick Beauduin n'est pas précisément un contre-révolutionnaire.

«C'est un peu ma marque de commerce de réfléchir à l'orientation des médias, et particulièrement aux contenus par rapport à l'explosion des plateformes», poursuit-il. Mais quand on s'appelle Radio-Canada et qu'on fait les audiences qu'on fait, il n'y a pas de quoi se poser des questions dramatiques. Cette radio va très, très bien. Les scores de Radio-Canada rejoignent d'ailleurs ceux des autres radios publiques dans le monde. Une des raisons de cela, à mon avis, c'est que les radiodiffuseurs publics deviennent un des derniers refuges de l'information et de la culture au sens noble du



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Patrick Beauduin est le nouveau grand patron de la radio de Radio-Canada.

terme. Dans la multiplication des plateformes commerciales, c'est une exception dont la démocratie a besoin.»

Serpents et échelles

On connaît la rengaine des intellos-critiques. L'émission *Des sautels* demeure l'exception surélevée au quotidien de la Première Chaîne. Présent dimanche, *Les Années-lumière* ou *Samedi et rien d'autre* montent les échelles le week-end. Par contre, d'autres émissions glisseraient sur les serpents, avec du service, du people et des reprises à toutes les cases. Espace Musique s'épivarde dans les genres musicaux, mais ne parle jamais arts et culture. Franchement, les autres radios publiques, celles des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France ou de l'Allemagne, offrent autre chose à leurs honnêtes citoyens-contribuables cultivés.

«Laissez-moi arriver à Radio-Can pour affiner mon diagnostic, commente le nouveau directeur général. France Culture ou PBS sont sur des territoires très pointus. À côté de France Culture, il y a France Inter ou France Musique. Nous, nous avons deux grandes chaînes. La Première donne de l'information au sens large, avec un rôle civique extrêmement important. Espace Musique, son nom donne le ton. Avec le numérique, on peut aller plus loin, vers le plus pointu. On le voit avec Bande à part. Je regarderais donc vers l'avenir pour dire qu'il y a un énorme potentiel. Les critiques, je ne les prends pas comme des constats qui sclérosent, mais comme des stimulations pour une entreprise qui fait déjà très bien. Le Bigot fait 37 % d'audience le dimanche avec Jean Fugère qui parle de livres pendant vingt minutes, André Champagne qui parle d'histoire pendant vingt minutes et une entrevue sur le Big Bang, comme on en a entendu une récemment. Après, Joane Arcand fait deux heures d'actualités nationales et internationales. C'est remarquable, et il y a quand même du stock.»

Il promet surtout de multiplier

les occasions de diffusion. «Le cœur des contenus devient numérique. Les contenants, les tuyaux, subsistent, mais avec des points de contact. La radio, elle, n'a pas de contrainte de support depuis ses origines. Elle demeure extraordinairement flexible et le consommateur exige cette adaptation constante par rapport aux contenus, aux formats, aux moments.»

M. Beauduin forge alors l'exemple concret d'une émission sur l'Afghanistan écoutée sur iPhone. Des applications devraient permettre de visualiser une carte du pays ou d'obtenir une biographie des personnes interviewées. Une «toute» d'Espace Musique serait accompagnée d'une entrevue avec le chanteur ou d'une proposition de visionnement d'un vidéo sur YouTube.

«C'est un élargissement de l'expérience radiophonique en tenant compte de la façon dont les auditeurs la consomment. Ça ne veut pas dire qu'on va faire de la télé à la radio. Ça veut dire qu'on va enrichir le contenu propre à ce média. Et la planète est à nous: les possibilités semblent illimitées.»

M. Beauduin jure par contre que, même si Cossette a comme client le journal *La Presse* depuis des années, son passage

à Radio-Canada ne favorisera pas ce média, déjà réputé pour être surreprésenté en ondes. «Je connais bien du monde à *La Presse* comme au *Devoir*, réplique-t-il. Je pourrais renvoyer l'argument: je connais bien Josée Boileau, la rédactrice en chef du *Devoir*, est-ce que ça veut dire qu'en arrivant à Radio-Canada je vais changer des alliances? Je ne travaille pas comme ça. Je garde mon indépendance.»

La drôle de bibite précise aussi ne pas s'engager sur cette nouvelle voie professionnelle par dépit, bien au contraire. Il ajoute ne pas quitter un navire en perdition, même si l'agence Cossette a perdu beaucoup de plumes avec la crise économique, 45 % de sa valeur en fait. Depuis sa prise de contrôle par une compagnie américaine l'an dernier, elle a fermé son bureau de New York, perdu le contrat de Bell Canada, licencié des dizaines d'employés.

«Ça n'a rien à voir avec ma décision, dit-il finalement. Sinon, je serais parti il y a un an, au moment de la vente de l'entreprise. J'ai fait un choix de passion et je suis dans un très grand état d'excitation.»

Le Devoir

DANSE

LE
FILS
D'ADRIEN
DANSE
ET
CIE
YVANN
ALEXANDRE

JUMEAUX

DU 10 AU 13 NOVEMBRE

Un Québécois.

Un Français.

Deux mondes qui s'approvoient
et s'entrechoquent.

Chorégraphies : Harold Rhéaume et Yvann Alexandre.

cinquemesalle.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

FACEBOOK.COM/CINQUEMESALLE

mécanisme

EN COLLABORATION AVEC

Place des Arts

Québec

FONDATION DE LA DANSE DES ARTS

Le salon Cinquème Salle est présenté grâce à l'appui financier de la Fondation de la Danse des Arts.

Tangente
LABORATOIRE
DE MOUVEMENTS
CONTEMPORAINS
www.tangente.qc.ca

JOANE HÉTU
LA FEMME TERRITOIRE
OU 21 FRAGMENTS D'HUMUS
28, 29, 30 OCTOBRE 2010 À 19 H 30
31 OCTOBRE À 16 H

840, rue Cherrier, Montréal
métro Sherbrooke

www.tangente.qc.ca
Billetterie 514-525-1500

© Mélanie Ladouceur

DE VISU

D'inspirantes mares poisseuses

TASTING DUST

Angèle Verret
Maison de la culture Côte-des-Neiges, 5290, chemin de la Côte-des-Neiges, jusqu'au 14 novembre

JÉRÔME DELGADO

La peinture d'Angèle Verret est une de celles qui miment l'image photographique ou, du moins, qui tentent de reprendre ses effets plastiques, ses obsessions à propos de la représentation du réel. Depuis quinze ans, l'artiste n'en est pas moins l'auteur de tableaux abstraits où la reconnaissance des signes et des motifs est laissée à l'imagination de chacun. Avec elle, on nage dans les eaux troubles du doute et de l'inconnu. On est dans un monde où rien n'est acquis.

Surfaces miroitantes, entre opacité et transparence, riches textures nées de l'accumulation de matière (de l'acrylique), traitement en monochrome... Les tableaux d'Angèle Verret nécessitent, pour être appréciés, un regard attentionné. Et même si chacun a sa singularité, c'est ensemble, tel un tout, qu'ils font effet. C'est de nouveau le cas de la série en vue à la maison de la culture Côte-des-Neiges, un cinquième solo pour elle en trois ans (!).

Poussière et grisaille

C'est la poussière et sa grisaille qui sont au cœur de cette série presque exclusive à 2010 — deux tableaux, sur sept, datent de 2009. La poussière, et

son goût, plus particulièrement, tel qu'avancé par le titre de l'exposition, *Tasting Dust*. Un peu à la Nicolas Baier, qui s'est attardé à des miroirs défraîchis — mais de manière inverse puisque lui fait de la photographie quelque chose de pictural —, les compositions de Verret sont âpres, rugueuses, voire monocordes. Ou fades et insipides, selon les mots choisis par l'artiste elle-même.

«*Ces tableaux ont été travaillés avec une conscience aiguë de ce que peut signifier le fadeur, l'insipide ou le poussiéreux*», a-t-elle confié cette semaine lors d'un bref échange par courriel. Elle dit en avoir trouvé l'inspiration dans son environnement immédiat, soit son atelier, au plancher couvert d'une fine poussière blanche, vite devenue une «*mare poisseuse*».

Rebutant, son art? Du tout. Au contraire, il séduit, apaise même. Mais pas seulement. En prenant la poussière comme sujet de représentation — encore faut-il être doué pour la reconnaître, cette poussière —, Angèle Verret soulève la question du goût en peinture. Les canons esthétiques, ce qui est beau et bien, demeurent, après des décennies de débats, des guides de jugement.

Bien sûr, elle n'est pas la première à jouer dans ces cordes — il fallait voir cette semaine, au Festival du nouveau cinéma, le documentaire qu'a réalisé Sophia Fiennes sur le peintre allemand Anselm Kiefer. Contrairement à ce grand artisan de l'image de la ruine, qui se sert de la poudre de pierre et des

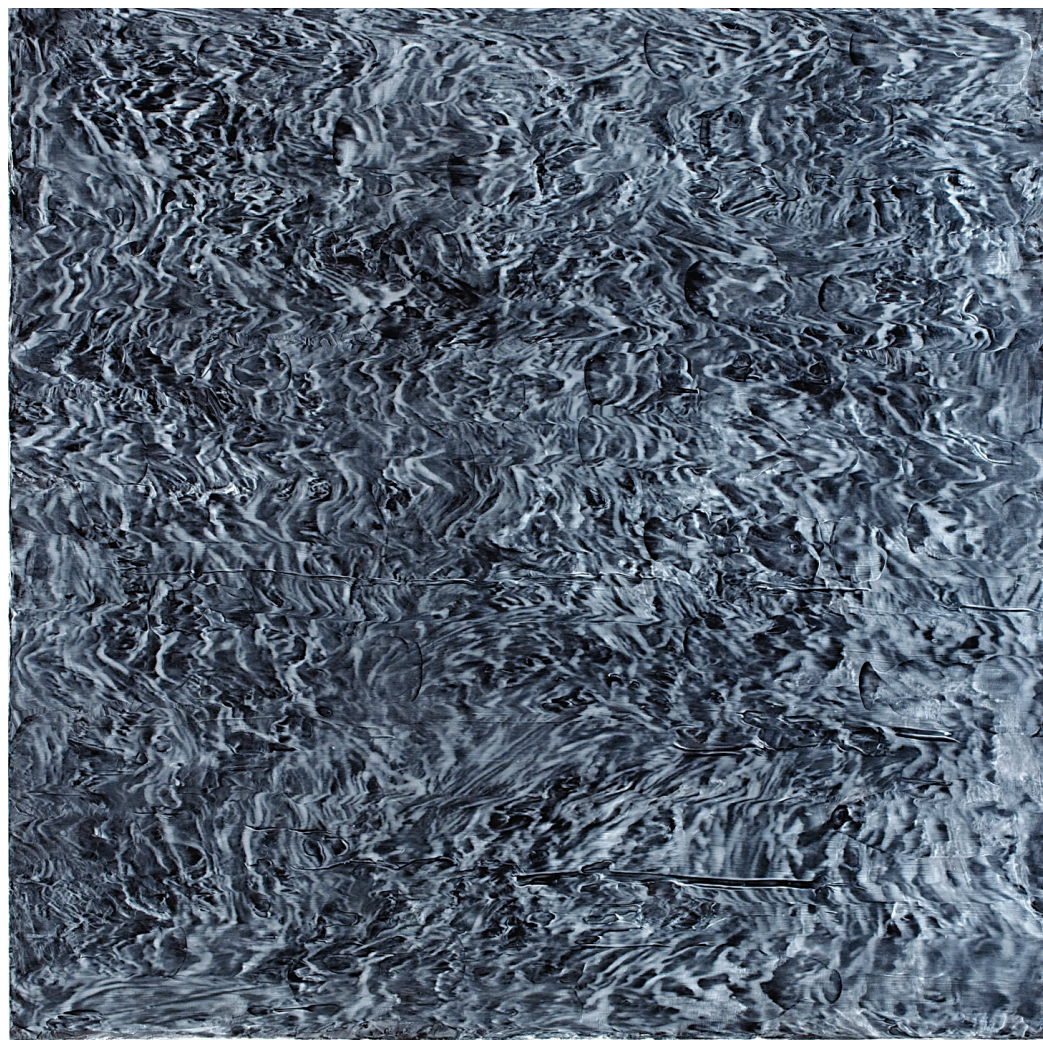
crendres comme véritable matière, Verret ne fait qu'évoquer la présence de la poussière. Que donner l'idée de son apparence (on est bien dans un simili photographique) et de ses possibilités narratives, aussi troubles soient-elles.

La mare poisseuse est source de plus d'un miroitement. Dans *Répertoire le vague* (ou «*la vague?*»), les lignes se font ondulantes. Dans *Recoudre l'image*, elles semblent avoir été creusées, taillées dans le roc, un roc très lisse, comme le marbre. Toujours aussi poétiques, ses titres donnent des pistes de lecture, tout en restant imprécis. *Trâner dans un souvenir... qui en découle...*, *Les premières heures, la maigreur...*

Il en ressort un point commun: le temps s'écoule. Une manière pour l'artiste de rappeler que son approche repose sur un (long) processus, sur une observation des effets que produit la rencontre de deux éléments (une surface et un pigment, ne seraient-ce que ceux-là).

C'est une question de déplacement, du mouvement provoqué par ces réactions à la fois chimiques et physiques. Devant *Répertoire le vague*, on a la forte impression de se trouver devant la surface si instable de l'eau — d'où le doute sur l'article défini dans le titre. Autrement, ses premières années, Verret les décrit comme un travail sur «*les procédés de décantation*». Décantier, l'art de laisser reposer...

Si, à cette époque, la peinture mélangeait ses couleurs avant de les appliquer, aujourd'hui,



Répertoire le vague, d'Angèle Verret

RICHARD-MAX TREMBLAY

et depuis deux ans, elle les pose une après l'autre, les superpose. Le geste, répété par conséquent plus d'une fois, est d'ailleurs plus palpable dans ces récentes peintures acryliques. Dans certaines, le tracé

est à ce point présent qu'il commande trop la lecture. Dans les meilleures, *Les Premières Heures...*, par exemple, il s'agit davantage de traînées plus inconstantes et, visiblement, moins contrôlées, com-

me une flaque d'huile qui s'étiole et qui imberberait docilement un tissu. C'est dans ces cas que rien ne semble acquis. Que tout est permis.

Collaborateur du Devoir

LIVRES

Un (beau) survol de l'histoire de l'art

PAUL BENNETT

Depuis quelques années se multiplient sur le marché les panoramas de l'histoire de l'art somptueusement illustrés et vendus à petit prix parce qu'imprimés en Chine pour de «gros» éditeurs (style Taschen ou Phaidon), qui rentabilisent leur investissement en vendant les droits d'édition et de diffusion dans chaque pays à des éditeurs locaux. Un genre de sous-traitance où tout le monde semble trouver son compte, y compris le consom-

mateur. C'était le cas l'an dernier pour *Les 1001 tableaux qu'il faut avoir vus dans sa vie* et c'est le cas cette année pour *Tout sur l'art*, publié ici par Hurtubise.

La (belle) brique de 576 pages est la traduction d'un ouvrage édité d'abord en Grande-Bretagne et réalisé par une équipe d'une trentaine de spécialistes, presque tous britanniques ou américains. *Tout sur l'art* se veut un genre de musée en modèle réduit et à portée de main, aux choix plutôt consensuels, qui propose un survol

de l'histoire de l'art, depuis la préhistoire jusqu'à l'art numérique contemporain, aussi bien en peinture qu'en photographie, en sculpture qu'en

céramique. Chaque période ou mouvement est condensé dans un texte concis et accessible, illustré de quelques œuvres représentatives et accompagné en bas de page de repères chronologiques utiles. Ces textes génériques sont complétés par l'illustration pleine page de l'œuvre maîtresse de deux ou trois ar-

tistes phares, par exemple Cézanne, Seurat et Van Gogh pour le postimpressionnisme. L'œuvre choisie est à son tour «découpée» en plusieurs détails commentés en page de droite.

À mi-chemin entre le livre de table et l'ouvrage de vulgarisation, *Tout sur l'art* a tout de même l'avantage d'avoir été conçu par des spécialistes, sous la direction des historiens de l'art Stephen Farthing et Richard Cork, et permet au lecteur de démêler rapidement l'écheveau des

différentes écoles, chapelles et tendances qui parcourent l'histoire de l'art, ancienne comme récente. À ce prix (34,95 \$), pourquoi boudier son plaisir?

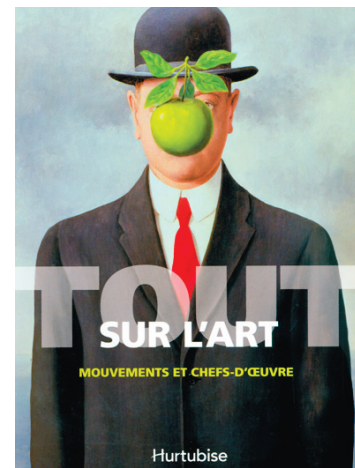
Le Devoir

TOUT SUR L'ART

MOUVEMENTS

ET CHEFS-D'ŒUVRE

Collectif sous la direction de Stephen Farthing et Richard Cork, Editions Hurtubise
Montréal, 2010, 576 pages



G A L E R I E
St-Laurent:Hill

DANIÈLE ROCHON

Vernissage :
Jeudi 21 octobre, 2010
17h00 - 20h00

Exposition :
21.10.10 - 03.11.10

293 Dalhousie Ottawa, ON K1N 7E5
info@gstl.info
www.gstl.com

-Night Garden-, acrylique sur toile, 2010 (60" x 48")

DENIS ROUSSEAU
PERCEVOIR L'INVISIBLE

Commissaire : Danielle Raymond

Jusqu'au 21 novembre 2010
Visite commentée : dimanche 24 octobre, 14 h
Entrée libre

MAISON DES ARTS DE LAVAL

1395, boul. de la Concorde O.
Laval
Montmorency
311 ou 450 662-4440
www.ville.laval.qc.ca (onglet Culture)

LAVAL
Culture, Communications et Condition féminine
Québec

QUEBECOR présente

Jacques Grenier

PHOTOGRAPHE LE DEVOIR

EXPOSITION PHOTOS CULTURELLES

21 AU 8

OCTOBRE NOVEMBRE

GRAND FOYER CULTUREL
PLACE DES ARTS

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Le retour d'un sage

L'événement n'est pas si fréquent dans une saison de l'OSM: cette semaine marque le retour discret mais important d'un sage de la direction d'orchestre, Herbert Blomstedt.

CHRISTOPHE HUSS

Il serait bien dommage que la programmation d'un concerto ressassé détourne les mélomanes du concert donné mercredi et jeudi. Oui, hélas, le 2^e Concerto pour piano de Johannes Brahms, donné en première partie avec en soliste Peter Serkin, nous l'avons entendu avec Marc-André Hamelin en 2006, Evgueni Kissin en 2008, Yefim Bronfman en 2009 et — comme si cela s'imposait — nous l'aurons à nouveau au programme la saison prochaine, sous les doigts de Boris Bezrovski!

On peut espérer que Herbert Blomstedt couve ce concerto et le pare de couleurs raffinées. Son sens du timbre, de la couleur d'ensemble, avait frappé inmanquablement lors de son précédent passage à Montréal. L'OSM avait joué la 2^e de Bruckner avec un moelleux et une fermeté dans le registre grave qui laissaient croire à une intense expérience et familiarité de notre orchestre avec cette œuvre et son style! La performance était d'autant plus impressionnante que la métamorphose avait été opérée en quelques répétitions par un chef de passage.

Un temps pour l'expérience

La faculté d'assimilation et la rapidité d'adaptation de l'OSM sont des qualités prioritairement vantées par Kent Nagano quand il parle de son orchestre.

Nous en avons vu les effets dans la montée en puissance de l'OSM lors des trois concerts du minifestival Mahler achevé cette semaine.

En matière de culture orchestrale et d'érudition, Herbert Blomstedt n'est pas le premier venu; son retour au pupitre est une heureuse initiative de la part de la direction artistique. On notera d'ailleurs, de manière générale, que des orchestres avisés vont avoir, dans les prochaines années, un magnifique coup à jouer. En effet, la mode internationale du jeunisme, et la ruée qui s'ensuit, va rendre davantage accessibles certaines baguettes d'expérience susceptibles d'infuser leur culture à ces institutions courageuses.

Le travail effectué par Blomstedt dans Bruckner est en train d'être documenté en disque par Querstand, une étiquette hélas fort confidentielle. «Nous venons d'enregistrer les 3^e et 4^e Symphonies. Il reste la 1^{re}, la 2^e et la 9^e et le cycle sera complet», dit Herbert Blomstedt en entrevue au *Devoir*. Pour ces enregistrements, avec l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig, il a choisi, comme à Montréal, la rare version originale de la 2^e Symphonie, «la plus dense et la plus originale». Pour la 1^{re} Symphonie aussi il optera pour l'originalité de la version initiale, dite de «Linz». Le recours de Blomstedt aux premières moutures brucknériennes n'est pas systématique: «Les révisions des trois premières



SOURCE CAMI

Le retour au pupitre de Herbert Blomstedt est une heureuse initiative de la direction artistique de l'OSM.

symphonies les ont rendues moins intéressantes, mais pour la 4^e Symphonie, en réécrivant le scherzo, Bruckner a remplacé un ratage par un mouvement parfait.»

Cette semaine à Montréal, Blomstedt dirigera en seconde partie la *Symphonie Mathis le peintre* de Hindemith, compositeur qu'il a enregistré lorsqu'il assumait la direction musicale de l'Orchestre symphonique de

San Francisco.

En Californie, Blomstedt s'est aussi beaucoup battu pour le compositeur danois Carl Nielsen et pour la musique du Finlandais Jean Sibelius. «Je continue à me battre pour eux: ils sont très sous-évalués. Sibelius est apprécié dans les pays nordiques, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et au Japon. Mais en Allemagne [et en France, d'ailleurs] la salle est vide quand

on programme sa musique. Il y a là-bas des préjugés qui remontent à Theodor Adorno, qui n'avait pas compris Sibelius. Pour la grandiose musique de Nielsen aussi, il reste beaucoup de travail à accomplir.»

Tradition allemande

Né en 1927 aux États-Unis de parents suédois, Herbert Blomstedt a été formé en Suède. Il s'est intéressé à la musique contemporaine à Darmstadt et à la musique ancienne à Bâle. À la tête d'orchestres à Stockholm et à Copenhague dans les années 60 et 70, il a enregistré de vastes pans du patrimoine musical nordique: Nielsen, Rosenbergh, Stenhammar et bien d'autres.

Mais, plus encore que son mandat au Symphonique de San Francisco (1985-1995), le chef est surtout connu pour ses passages à la tête de la Staatskapelle de Dresde (1975-1985) et du Gewandhaus de Leipzig (1998-2005), qui lui ont donné l'image d'un chef de «tradition allemande». Il est aujourd'hui un chef sans attaches, dirige les plus grands orchestres du monde et donne environ 70 concerts par an, un rythme stable malgré ses 82 ans.

Il a eu l'honneur, durant son mandat à la Staatskapelle de Dresde, de graver la première intégrale des *Symphonies* de Beethoven enregistrée par ce prestigieux orchestre. Ce coffret d'un magnifique classicisme est disponible pour une bouchée de pain sur étiquette Brilliant Classics. Le solo de cor du milieu du mouvement lent de la 9^e Symphonie en reste un moment mémorable, dû au talent d'un corniste exception-

nel, Peter Damm. Blomstedt se souvient bien de ce musicien, qu'il considère comme «l'un des plus grands maîtres du cor au XX^e siècle». La particularité de Damm était de «jouer avec un vibrato plus large». Et pour étendre cette couleur à l'ensemble du pupitre, Damm l'avait truffé de ses élèves!

Invité chaque année par la Staatskapelle — orchestre remontant à 1548 et dont il est chef honoraire —, Herbert Blomstedt se réjouit de voir la nouvelle génération de musiciens «plus ouverte à de nouvelles idées interprétatives», un changement pour une institution réputée conservatrice.

S'il pouvait choisir un répertoire à enregistrer maintenant, il aimerait graver un cycle des symphonies de Brahms et reprendre à zéro les symphonies de Beethoven. «Dans Beethoven, ma vision a changé, car les nouvelles éditions des partitions ont donné de nouvelles clés en matière de tempos et d'articulation. Du point de vue de l'interprétation, beaucoup de vieux réflexes, notamment en matière de tempos des mouvements lents, remontent à une tradition lancée par Richard Wagner.» Blomstedt n'est pas homme à s'en croûter dans des certitudes.

Le Devoir

HERBERT BLOMSTEDT

En concert avec l'OSM, mercredi 27 et jeudi 28 octobre à 20h. 514 842-9951.

Trois disques essentiels: Hindemith: Œuvres pour orchestre. Decca «Trio». Nielsen: Les Symphonies. Decca (deux albums de 2 CD) Grieg: Peer Gynt. Decca

A MUSICAL BANQUET
La monodie en Italie et en Angleterre à l'aube du XVII^e siècle

Shannon Mercer, soprano
Luc Beauséjour, clavecin, orgue
Sylvain Bergeron, luth, guitare baroque
Amanda Keesmaat, violoncelle baroque

Une production de La Nef

Samedi 30 octobre 2010 à 20h
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours 400, rue Saint-Paul Est, Montréal
Billets: Réguliers 25 \$ | Aînés 20 \$ | Étudiants 10 \$
La Nef 514.523.3095 | Admission 514.790.1245 | www.la-nef.com

Hydro Québec présente
Lundi le 25 octobre à 19h 30
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

les séries **Pro Musica**

Le Quatuor de Jérusalem

Au programme:
Haydn, Quatuor à cordes en fa min., op. 20, no 5 Hob. III: 35
Debussy, Quatuor à cordes en sol mineur, op. 10
Brahms, Quatuor à cordes en ut mineur, op. 51, no 1

Violons, alto et violoncelle

Renseignements à: **promusica.qc.ca**
514-845-0532

Billets en vente à: **laplacedesarts.com**
514 842 2112 / 1 866 842 2112

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
LA PRESSE
STANDARD LIFE
ALCOA
ESPACE CLASSIQUE
HYVAULT

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE

I MUSICI DE MONTREAL
YULI TUROVSKY

CONCERT GALA
Lundi 25 octobre à 19 h 30
Salle Claude-Champagne

Maxim Vengerov, chef d'orchestre
Stéphane Tétrault, violoncelle

Un début de saison électrisant, en compagnie de l'un des plus grands musiciens au monde. Une soirée à ne pas manquer!

Schubert: Symphonie n° 8, «Inachevée»
Tchaïkovsky: Variations sur un thème rococo
Mozart: Symphonie n° 41, «Jupiter»

Billets: de 35 \$ à 200 \$
514 982-6038 | imusici.com

COMMANDITAIRE PRINCIPAL
Hydro Québec
OGILVY
ESPACE MUSIQUE 100.7

LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE
LA PRESSE

KREMERATA BALTICA
ORCHESTRE DE 27 MUSICIENS
GIDON KREMER

UN DES MEILLEURS VIOLONISTES AU MONDE

Beethoven
et autres compositeurs

4 novembre • 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier

SÉRIE CLASSIQUE
DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

LA PRESSE

Musique de chambre **Allegro Chamber Music**
30^e anniversaire

30^e saison 2010-2011

piano
Dorothy Fieldman Fralberg
clarinette
Simon Aldrich
violons
Yukari Cousineau
Alexander Lozowski
alto
Elvira Misbakhova
violoncelle
Vincent Bernard
mezzo-soprano
Kathryn Humphries

Œuvres de Johannes Brahms
jeudi 28 octobre, 20 heures
Salle Pollack, Université McGill
Info: 514.935.3933
www.allegrochambermusic.com

L'AGENDA
L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES
Gratuit dans Le Devoir de samedi

LE DEVOIR

CULTURE

CINÉMA

De Niro à hauteur d'homme

STONE

De John Curran. Avec Robert De Niro, Edward Norton, Milla Jovovich, Frances Conroy, Enver Gjokaj, Pepper Binkley. Scénario: Angus MacLachlan. Image: Maryse Alberti. Montage: Alexandre de Franceschi. États-Unis, 2010, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le couple est au centre de l'œuvre de l'Américain John Curran. Ce qui ne veut pas dire que *Praise, We Don't Live Here Anymore* et *The Painted Veil* sont des odes au bonheur conjugal. Ce sont plutôt des duels complexes, inégalement construits, sur le pouvoir et la trahison. *Stone*, le quatrième long métrage de Curran, et sans doute son plus accessible à ce jour, ne fait pas

exception à la règle.

Sa géométrie, familière, présente deux couples. Il y a d'une part Jack Mabry (Robert De Niro), officier pénitentiaire du Michigan à quelques mois de la retraite, mari vaguement abuseur anesthésié par la routine, et son épouse Madylyn (Frances Conroy), malheureuse comme les pierres, restée avec son mari sur la foi d'un violent chantage. D'autre part, on retrouve Gerald Creeson, dit Stone (Edward Norton), derrière les barreaux depuis huit ans pour complicité de meurtre, et sa belle épouse Lucetta (Milla Jovovich), qui attend avec impatience sa remise en liberté.

À grand renfort de champs-contrechamps dans le vase clos du bureau de Mabry, Curran focalise son attention sur les deux hommes, coqs à couteaux tirés,

qui chacun à sa façon prévoit sortir de prison bientôt. Le déte nu recommencera à vivre. L'officier commencera à mourir. Les épouses ont un rôle plus subtil. Celle de Mabry semble attendre qu'on déverrouille sa cage. Sur la recommandation de son mari, celle de Stone se charge de séduire Mabry afin de rééquilibrer le jeu de pouvoir entre les deux hommes. La rencontre de Stone avec la foi chrétienne remet leur plan en question, envoyant le scénario verbeux valser sur la glace mince.

Il faut reconnaître à Curran le courage de présenter des personnages complexes, sans chercher à travers eux à gagner la sympathie des spectateurs. Taillés dans le réel, ils sont de ceux qu'on croise sans les voir dans la rue ou au supermarché. D'avoir ramené Robert De Niro à cette hauteur relève de l'exploit. L'acteur de *Taxi Driver* habite ici la carcasse d'un homme vidé et brisé par lui-même, si ennuyeux que même les fantômes du passé s'en sont désintéressés. À l'inverse, Norton — l'acteur américain le plus doué de sa génération — se donne habilement en spectacle dans un rôle beaucoup plus extraverti, qui vire capot à mi-parcours. Milla Jovovich épate dans un rôle très ambigu, trop peut-être, tandis que Frances Conroy, pôle émotif du film, lui donne une âme. Et nous donne à nous, spectateurs, une bouée à laquelle nous accrocher avant que *Stone* ne nous entraîne vers le fond.



SOURCE FUNFILM

Gérard Depardieu en gros Serge Pilardos, colosse simplet, découpeur de viande aux abattoirs et heureux de l'être, qui se voit brutalement acculé à la retraite.

Trouver son âme

MAMMUTH

Réalisation et scénario: Benoît Delépine et Gustave Kervern. Avec Gérard Depardieu, Yolande Moreau, Isabelle Adjani, Benoît Poelvoorde, Miss Ming, Anna Mouglalis. Image: Hugues Poulain. Musique: Gaëtan Roussel. Montage: Stéphane Elmadjian.

ODILE TREMBLAY

Réputés en France comme créateurs de Groland — un univers fictif dans lequel la satire est reine au petit et au grand écran —, mais aussi pour avoir réalisé à quatre mains des films originaux comme *Louise Michel*, Benoît Delépine et Gustave Kervern ont l'immense mérite de sortir des sentiers balisés où s'enlise trop souvent le cinéma hexagonal. *Mammuth* s'offre des airs de Borat pour la truculence, l'audace, du *Wrestler* d'Aronofsky, et un peu du *Fils des frères Dardenne* pour cette façon de filmer un homme au corps et à la nuque, en plans rapprochés. Ajoutez une poésie surréaliste à la Jeunet avec des jeux de caméras insolites dans des lieux et des postures de grotesque élevé au niveau des beaux-arts. Ici, un Gérard Depardieu renouvelé, épatant, généreux, puissant, dont les chairs éléphantines s'offrent en pâture dans le plus total abandon, les cheveux en tignasse de rasta, est le clou d'une œuvre aussi drôle que décupante. Les cinéastes ont filmé *Mammuth* en Super 8 mm, inversant l'image de noir et blanc à la couleur, mais aussi en unissant tendresse et folie.

Depardieu en gros Serge Pilardos, colosse simplet, découpeur de viande aux abattoirs et heureux de l'être, se voit brutalement acculé à la retraite et se cogne la tête sur les murs de l'ennui, dans les jambes de sa femme (incarnée avec force par Yolande Moreau, avec qui il forme un couple pantagruélien). C'est parti, car notre homme, sur une vieille moto, histoire de retrouver des papiers pour sa retraite, parcourt la France dans un *road-movie* déjanté, qui lui fera croiser des personnages durs mais privilégiés par les principaux intéressés.

Charge contre l'univers du travail qui bouffe et rejette les gens, mariage d'un monde d'hier avec les nouvelles technologies, à travers un jeu de téléphones cellulaires très

amusant, mais aussi le dédale interne qui remplace le contact humain dans sa quête de papiers, *Mammuth* devient vite une classique quête initiatrice, où le héros cherche et trouve son âme. D'Isabelle Adjani, étonnante, eh oui, en fantôme d'un amour passé qui hante le héros, à Benoît Poelvoorde en hystérique chercheur d'argent et de bijoux perdus sur les plages, en passant par Anna Mouglalis en handicapée lubrique et voleuse (un passage aux toilettes est tordant), le parcours est l'occasion de scènes ahurissantes où le corps de Depardieu, énorme, devient le symbole d'une innocence ubuesque et touchante.

La relation avec sa nièce

(délicieuse Miss Ming), dans une maison entourée d'œuvres naïves et de nains de jardin, sera le point d'orgue d'une cavale où il trouve l'amour «nouvel âge». Une scène où Miss Ming, en entrevue d'emploi, tient candidement des propos ahurissants en dehors de toute rectitude politique est désopilante. Le gros Serge dans sa rivière aussi. *Mammuth* n'est pas parfait, avec des segments moins forts dans la quête de papiers du personnage et des liaisons parfois mal ficelées; le film apparaît avant tout comme une pierre brute, un morceau de vitalité, de surréalisme et d'humanité qui réjouit le cœur.

Le Devoir



SOURCE ALLIANCE

Robert De Niro et Edward Norton dans *Stone*, de John Curran

Collaborateur du Devoir

Festival Image + nation: objectif monde

Pour sa 23^e édition, le festival international de cinéma LGBT de Montréal a misé sur l'ouverture au propre et au figuré en optant pour le thème «Le monde à votre portée».

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le plus ancien festival de cinéma consacré au thème «les-bien, gai, bisexuel et transgenre» (voilà pour le sigle LGBT) du Canada se déroulera à Montréal du jeudi 28 octobre au dimanche 11 novembre. Une 23^e édition, donc, qui se veut particulièrement représentative de la production mondiale. Au menu, la planète, grosso modo, et des regards tour à tour graves, tendres, romantiques ou militants, parfois tout cela en même temps, selon le contexte social de chaque pays, selon que l'on peut, ou non, y vivre au grand jour une différence qui dérange encore, parfois. Voici quelques suggestions d'œuvres valant le détour.

Du début à la fin

Le drame *Undertow* sera projeté lors de la soirée d'ouverture. Ce beau film péruvien relate les tourments d'un homme marié, simple pêcheur sur le point de devenir père, qui est hanté par le fantôme de son amant récemment décédé. Le cinéaste Javier Fuentes-León, qui sera présent, conjugue ouvertement des éléments de *Dona Flor et ses deux maris* et de *Brokeback Mountain*

en un mélange séduisant. Primé à Sundance, ce premier long métrage a été sélectionné pour représenter le Pérou dans la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère.

Pour la soirée de clôture, les programmeurs ont choisi *Le Fil*, sympathique coproduction entre la Tunisie et la France. De retour chez sa mère quelques mois après la mort de son père, un jeune homme ne se décide pas à lui révéler son homosexualité. Le statu quo aurait pu perdurer, n'eût été la présence d'un nouvel homme à tout faire au charme un peu rustre, et d'autant plus sexy. Mehdi Ben Attia et son scénariste pigent allègrement dans *Maurice*, d'E. M. Foster, et mâtinent le drame de beaucoup d'humour. Léger, le film se laisse regarder tout seul et bénéficie immesurément de la présence de Claudia Cardinale dans le rôle agréablement nuancé de la mère.

Et aussi...

Entre ces deux productions, les œuvres intéressantes ne manquent pas. En vrac, signalons: *The Heretics*, documentaire intimiste et éclairant sur les collaboratrices de la défunte revue d'art féministe *Heretics*, publiée de 1977 à 1992; *The Fish Child*, d'Argentine, récit saphique intrigant, bien réalisé et jouissant de fortes interprétations de ses deux vedettes féminines; des États-Unis, le modeste mais poignant *Handsome Harry*, méditation mélancolique sur le regret et le refus de

soi-même, avec une touchante composition de Jamey Sheridan, bien secondé par Karen Young, Aidan Quinn, et surtout Campbell Scott; autre distribution cinq étoiles que celle de *Howl*, biographie d'un jeune Allen Ginsberg, figure mythique de la contre-culture, interprété avec fougue et aplomb par James Franco.

À ne manquer sous aucun prétexte, *Le Refuge*, magnifique petit opus de François Ozon, ici plus *Le temps qui reste* que *8 femmes*. Tourné avant *Potiche*, qui nous arrivera prochainement, ce beau cru n'a pas trouvé de distributeur chez nous, ce sera donc une occasion unique. Mettant en vedette une Isabelle Carré enceinte jusqu'aux yeux, *Le Refuge* relate la reconstruction psychologique d'une toxicomane isolée au bord de la mer qui reçoit la visite du frère du défunt père de son enfant à naître. Une œuvre sensible et délicate.

Comme par le passé, Image + nation se déclinera en plusieurs volets, dont «Voix de l'avenir», qui donne la parole aux jeunes, et «Point d'entrée: les réfugiés LGBT à Montréal». *Le Refuge* relate la reconstruction psychologique d'une toxicomane isolée au bord de la mer qui reçoit la visite du frère du défunt père de son enfant à naître. Une œuvre sensible et délicate.

Comme par le passé, Image + nation se déclinera en plusieurs volets, dont «Voix de l'avenir», qui donne la parole aux jeunes, et «Point d'entrée: les réfugiés LGBT à Montréal». *Le Refuge* relate la reconstruction psychologique d'une toxicomane isolée au bord de la mer qui reçoit la visite du frère du défunt père de son enfant à naître. Une œuvre sensible et délicate.

Collaborateur du Devoir



SOURCE IMAGE + NATION

Une image tirée du drame *Undertow*.

PIRAÍ VACA

Guitare classique de Bolivie

Arturo Parra
Guitariste et compositeur

Cabaret
du Mile End
5240, Avenue du Parc
www.lemileend.org

LE DEVOIR



www.admission.com
28 oct. – 20h

Le Collectif d'information sur la Bolivie



Photo: Michel Gagné

Animation: Guy Berthiaume,
président-directeur général
de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
Entrée libre banq.qc.ca | f | t

Venez faire connaissance!

475, boul. De Maisonneuve Est,
Montréal
5000 Berri-UQAM
Autobus: 30, 15 et 125
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec

CINÉMA

LUNDI 25 OCTOBRE 19h30
TROIS TEMPS APRÈS LA MORT D'ANNA
 de Catherine Martin
 Canada (Québec), 2010, 87 min.
 1248 avenue Bernard Ouest
 Information 514-495-9944
 www.admission.com 514-790-1245



SOURCE WARNER

Le tsunami de 2006 sert de toile de fond au plus récent film de Clint Eastwood

Trois temps après la mort

HEREAFTER (AU-DELÀ)

De Clint Eastwood. Avec Matt Damon, Cécile de France, Frankie McLaren, Bryce Dallas Howard, Jay Mohr, George McLaren. Scénario: Peter Morgan. Photographie: Tom Stern. Montage: Joel Cox, Gary D. Roach. Musique: Clint Eastwood. États-Unis, 2010, 129 minutes.

MARTIN BILODEAU

Hereafter est l'occasion pour deux hommes, le scénariste Peter Morgan et le réalisateur Clint Eastwood, de sortir de leur zone de confort. Si le résultat n'est pas exceptionnel, le courage et l'abandon dont ils ont fait preuve forcent l'admiration.

Peter Morgan d'abord. Spécialiste des joutes oratoires dans les hautes sphères de l'Angleterre contemporaine (*The Queen, Frost/Nixon*), il signe ici un suspense en sourdine, vaporeux et tissé de silences, alourdi il est vrai par quelques naïvetés et maladresses.

Clint Eastwood ensuite. Dur à cuire à l'image (de *Dirty Harry* à *Gran Torino*), il touche pour la première fois à un sujet ésotérique, une sorte de «trois temps après la mort» révélant au passage un profond esprit romantique qu'il s'était interdit de montrer depuis *Bridges of Madison County* (soit dit en passant, il renoue ici avec la productrice de ce film, Kathleen Kennedy).

Hereafter suit la trajectoire convergente et aimantée de trois individus, en trois lieux distincts: un médium de San Francisco (Matt Damon, solide et retenu) déterminé à ne plus exploiter son don lui permettant de communiquer avec les morts; une journaliste parisienne (Cécile de France, convaincante) qui, en survivant à l'épreuve du tsunami de 2006, a rapporté le souvenir net

de l'au-delà où elle a séjourné quelques minutes; enfin, un enfant londonien (épating Frankie McLaren) désireux d'entrer en contact avec son jumeau mort dans un accident.

Il eût été facile, avec pareil sujet, de sombrer dans l'ésotérisme militant. Ou le catholicisme sournois. Morgan et Eastwood évitent habilement ces écueils. Leur vague à l'âme s'ancre dans un récit lent et impressionniste, qui doute de lui-même au même titre que ses personnages, forcés de vivre avec une vérité dérangeante. Le ton solennel privilégié par Eastwood ne suffit pas toujours à faire accepter quelques hasards un peu forcés, des personnages périphériques grossis à la loupe (Marthe Keller, Jay Mohr, Thierry Neuvic) et un climax quasi farfelu. Mais la sincérité désarmante, l'absence complète de cynisme, ainsi que l'approche antisionniste du sujet gardent Hereafter debout.

Eastwood en signe lui-même la musique, discrète et presque oubliable, mise à contribution avec modestie et mesure. On retient surtout, par la force de la comparaison, le *Concerto n° 2 pour piano* de Rachmaninov, morceau célèbre fondé sur les étapes d'une crise intérieure, employé ici (dans une interprétation dépouillée pour orchestre de chambre) comme leitmotiv dans l'histoire du petit garçon. Par sa pureté, ainsi que par l'interprétation très touchante du petit Frankie McLaren, ce volet de la sonate reste le plus sensible et le plus vrai du film.

Collaborateur du Devoir

consultez notre site internet
www.cinemaduparc.com
LE FILM GREAT DIRECTORS ★★★★★
LES SUPER MÈMES
 GREASE SING-A-LONG • WALL STREET 2
 THE SOCIAL NETWORK 37\$
 et JEAN-MICHEL BASQUIAT (sam. et dim.)
 Métro Place des Arts CINÉMA DU PARC
 Autobus 90 / 129 3570 Du Parc 514-951-1900
 STATIONNEMENTS 3 HEURES 25\$

Prendre sa place

Avec *2 fois une femme*, François Delisle poursuit une série non préméditée de portraits conjugués au féminin et offre un premier rôle principal au cinéma à la comédienne Evelyne Rompré.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Malgré un temps pluvieux, François Delisle (*Le bonheur c'est une chanson triste, Toi*) affiche un sourire radieux au moment des présentations. C'est que son plus récent film, *2 fois une femme*, vient de recevoir un bel accueil au Festival du film de Chicago après un passage fructueux à celui de Pusan, en Corée du Sud, où plusieurs distributeurs étrangers en ont acquis les droits. «J'ai commencé le tournage sans savoir si j'avais l'argent pour le finir», raconte le cinéaste alors que sa vedette, Evelyne Rompré, vient le rejoindre sur la causeuse de la salle de presse du Festival du nouveau cinéma, où *2 fois une femme* est présenté quelques jours avant sa sortie en salle. «Je n'avais eu que la moitié du financement, mais je ne pouvais pas laisser tomber; ça s'inscrivait dans une démarche logique. J'étais persuadé que ce film-là portait quelque chose en lui.»

Une fois une actrice

2 fois une femme relate la fuite d'une mère et de son fils adolescent après le dernier accès de rage presque meurtrier du mari. Le départ est toutefois prémédité puisqu'un mystérieux organisme de soutien a promis à Catherine, la femme, une relocalisation dans l'anonymat. Exit la banlieue cosue, direction le bois, quelque part dans le Nord, où Catherine s'appellera dorénavant Sophie. «François m'a offert le scénario comme un cadeau, se souvient

Evelyne Rompré avec une reconnaissance palpable dans la voix. *Ça m'a tout de suite plu. L'ambiance particulière... Il y a peu de dialogues, mais c'est très chargé sur le plan psychologique, sur le plan de l'atmosphère.* Un premier rôle de cinéma exigeant qui impliquait de la comédienne une grande disponibilité émotionnelle et physique. En effet, deux scènes de violence conjugale, particulièrement éprouvantes par leur naturalisme cru, ponctuent le récit. Ailleurs, des séquences plus lyriques où l'héroïne se baigne, ou se lave de son passé, dans une cascade, nue, pansent les plaies du regard éprouvé du spectateur. «Quand on s'engage dans un projet, il faut être entier, reprend la comédienne. C'est un abandon. On ne peut pas se lancer à moitié, être sur la défensive. Sinon, autant rester chez soi et se faire une pièce tout seul dans son salon!»

Vases communicants

Bien qu'il soit conscient de la portée sociale du sujet abordé, François Delisle confesse avoir initialement esquissé ce projet en réponse au film *Toi*, dont le tournage se poursuivait au moment d'écrire *2 fois une femme*. «Toi se termine sur une mère démolie physiquement et psychologiquement devant son fils.» *2 fois une femme* propose le rapport inverse en s'ouvrant sur un personnage littéralement au sol qui se relève, se «reconstruit» une vie, une identité, au propre comme au figuré. «Je voulais qu'on suive cette femme vers une certaine ouverture, une



SOURCE FUNFILM

La comédienne Evelyne Rompré dans *2 fois une femme*

certaine lumière. J'ai pris conscience que je travaille toujours comme ça, d'ailleurs, ajoute l'auteur. Après avoir réalisé un court métrage en noir et blanc, j'en tournais un en couleur. Après un essai plus expérimental, le second était plus composé, et ainsi de suite, comme un pendule.»

Produit avec un peu moins de 500 000 \$, *2 fois une femme* marque le retour dans l'univers du cinéaste du motif de la mise en abyme cinématographique par le truchement d'un protagoniste muni d'une caméra. Le procédé, rappelons-le, était prépon-

Collaborateur du Devoir

★★★★★
«L'UN DES MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE! REMARQUABLE! UN ÉVÉNEMENT À NE PAS MANQUER.»
 - MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE
«EDGAR RAMIREZ EST SENSATIONNEL!»
 - ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

Avec **EDGAR RAMIREZ**
«CARLOS»
 RÉALISÉ PAR OLIVIER ASSAYAS metropole

13 ANS +
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
 VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS V.O. AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
 CINÉPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6060 CINÉMA LE CLAP CINÉMAS AMC LE FORUM 22
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
metropolefilms.com

antonio BANDERAS josh BROLIN anthony HOPKINS naomi WATTS
 ★★★★★
 «Woody Allen est au mieux de sa forme!»
 Figaroscope
 «Un joli joyau. Fin et élégant.»
 Les Inrockuptibles
 ★★★★★
 «À ranger du côté des meilleures œuvres de Woody Allen!»
 Excessif
 ★★★★★
 «Réjouissant!»
 Libération

Écrit et réalisé par Woody Allen
Vous allez rencontrer UN BEL ET SOMBRE INCONNU
 Version originale avec sous-titres français de YOU WILL MEET A TALL DARK STRANGER metropole
DÈS LE VENDREDI 29 OCTOBRE!
metropolefilms.com

COMPÉTITION OFFICIELLE FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE MANNHEIM-HEIDELBERG
 PUSAN International Film Festival
 CHICAGO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
 FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA

UN FILM COPRODUIT ET RÉALISÉ PAR FRANÇOIS DELISLE
2 FOIS UNE FEMME
 EVELYNE ROMPRÉ, THIÉRY NEUVIC, MARC-ANDRÉ LUSSIER, DAVID BOUQUIN
 À L'AFFICHE DÈS LE LUNDI 25 OCTOBRE!
 CINÉMA PARALLÈLE 3336 BOULEVARD SAINT-LAURENT 514-847-2208
 À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 29 OCTOBRE!
 MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA LE CLAP

★★★★★★★★★
 Studio Ciné Live, Les Inrockuptibles, Le Parisien, Brazil
«Depardieu absolument attachant.»
 Marc-André Lussier, Christiane Charrette en direct
«Il y a longtemps qu'on avait vu Gérard Depardieu offrir une prestation aussi phénoménale.»
 S. Defoy, Ciné-Bulles

GÉRARD DEPARDIEU YOLANDE MOREAU
MAMMOUTH
 UN FILM DE BENOÎT DELÉPINE ET GUSTAVE KERVERN
 avec la participation de ISABELLE ADJANI avec MISS MING et ANNA MOUGLALIS
 60 International Filmfestspiele Berlin Compétition
 avec BOULI BANNIERS BRUNO LOCHET SINE BLUTCH PHILIPPE NAHON ALBERT DELPY DICK AMMERGARN
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
 CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-6060 MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA LE CLAP
 CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

1 800 000 \$ AU BOX OFFICE!
LE CHOIX DU CANADA AUX PROCHAINS OSCARS
GAGNANT MEILLEUR FILM CANADIEN - TIFF 2010
MEILLEUR FILM - VENICE DAYS 2010

«UN GRAND FILM QUÉBÉCOIS.»
 - MARC CASSIVI, LA PRESSE
 «...MAGISTRAL... SCÉNARIO BRILLANT EST CONSTRUIT COMME UN THRILLER. INOUBLIABLE. À VOIR À TOUT PRIX.»
 - MAXIME DEMERS, RUE FRONTENAC
 «UN FILM ABSOLUMENT EXTRAORDINAIRE. INCONTOURNABLE.»
 - CHRISTIANE CHARRETTE, PREMIÈRE CHAÎNE DE RADIO-CANADA
 «S'IL Y A UN FILM QUE VOUS DEVEZ VOIR CETTE ANNÉE, C'EST BIEN INCENDIES.»
 - MICHEL COULOMBE, PREMIÈRE CHAÎNE DE RADIO-CANADA (SAMEDI ET RIEN D'AUTRE)
 «UNE GRANDE PIÈCE DEVIENT UN GRAND FILM BRÛLANT D'ACTUALITÉ.»
 - MARIE-CHRISTINE BLAIS, LA PRESSE
 «UNE ŒUVRE MARQUANTE.»
 - ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

★★★★★★★★★ - THE GAZETTE
 ★★★★★★ - RUE FRONTENAC
 ★★★★★★ - LA TRIBUNE
 ★★★★★★ - LA PRESSE
 ★★★★★★ - JOURNAL DE MONTRÉAL
 ★★★★★★ - LE SOLEIL
 ★★★★★★ - CINOCHE.COM
 ★★★★★★ - ICI WEEKEND (24H)
 ★★★★★★ - LECINEMA.CA
 ★★★★★★ - ECHOS VEDETTES

LUBNA AZABAL MÉLISSA DÉSORMEAUX-POULIN MAXIM GAUDETTE RÉMY GIRARD
 D'APRÈS LA PIÈCE DE WAJDI MOUAWAD
INCENDIES
 UN FILM DE DENIS VILLENEUVE UNE PRODUCTION MICRO_SCOPE
www.incendies-lefilm.com
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
 13 ANS + CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS